

I

Le chat qui vivait sous une voiture

Un petit chat maigre et dépenaillé se tenait au fond du jardin. Il paraissait tétanisé et, d'une certaine manière, en profond manque d'affection. Il se préparait clairement à fuir en courant au cas où un humain se mettrait à lui crier dessus ou à lui jeter des pierres ; et pourtant, si les chats pouvaient parler, son regard suppliant aurait murmuré : « Aide-moi. »

Il était épuisé, au bout du rouleau, et n'aurait certainement pas eu la force d'aller plus loin. Sa fourrure rousse était pâle, décolorée, comme si la couleur en dégorgeait au fil du temps. Bien que son museau et ses moustaches fussent blancs, ils étaient sales. Une touffe de fourrure miteuse et emmêlée pendait de son cou efflanqué. Sa queue était épaisse, touffue, mais retombait lamentablement entre ses pattes comme s'il n'avait plus la force de la redresser.

Il avait faim – non, il mourait de faim. Il guettait avec envie les restes de nourriture pour chats que Gaynor avait laissés sous le banc du jardin pour les hérissons qui passaient de temps à autre. C'était de la nourriture que les chats bien nourris de Gaynor avaient rejetée ou qu'ils n'avaient pas voulu manger.

Pendant quelques instants, le chat hésita, immobile, au fond du jardin, le regard fixé sur le bol alléchant. Puis, comme s'il lui avait fallu tout son courage pour faire un pas, il s'avança prudemment, d'une démarche mal assurée. Jetant un regard craintif pour s'assurer que personne ne pouvait le voir, il enfouit son museau dans le bol et avala toute la nourriture en quelques bouchées hâtives. Puis il repartit en courant pour retrouver la sécurité relative des buissons, sans même s'arrêter pour se lisser les moustaches.

– Il a vraiment l'air d'avoir faim, remarqua Gaynor en le regardant par la fenêtre de son jardin d'hiver – discrètement pour que le chat ne la voie pas.

Le lendemain, alors qu'elle s'était postée au même endroit avec sa mère, elle le vit réapparaître.

– Le revoilà...

Le chat roux se promenait de nouveau dans le jardin et, cette fois, osa s'approcher un peu plus de la maison. De toute évidence, il attendait. Quand il aperçut Gaynor, il soutint son regard et miaula, plein d'espoir.

– Je vais lui sortir une gamelle.

Joignant le geste à la parole, elle déposa un bol de nourriture fraîche sur la terrasse pavée devant la maison. Dès qu'il la vit passer la porte, le chat se précipita sous les buissons, mais ressortit à l'instant même où elle fut rentrée. Il mangea tout le contenu de sa gamelle avec un appétit désespéré. Quand il eut fini son repas, plus audacieux que la veille, il prit le temps de lécher consciencieusement le bol. Une fois sa tâche accomplie, il se retira de nouveau près de la haie du fond du jardin. Assis, bien en vue, mais assez près de sa cachette pour se sentir en sécurité, il se lécha longuement les babines au cas où une miette de nourriture serait restée accrochée à ses moustaches.

Ce n'était pas la première fois qu'il visitait le jardin. La mère de Gaynor l'avait déjà aperçu, de loin, sautant par-dessus le mur et se réfugiant dans les buissons. Peut-être avait-il simplement cherché un abri pour se protéger de la pluie de novembre – à moins qu'il n'ait déjà remarqué le bol laissé pour les hérissons et qu'il ait trouvé une cachette idéale en attendant que Gaynor et sa mère ferment les rideaux, le soir, pour voir s'il lui restait quelque chose à manger...

Gaynor avait toujours aimé les chats, et les chats errants du voisinage semblaient le savoir. Même quand elle partait en voyage, où qu'elle aille, elle trouvait toujours un chat curieux sur le pas de sa porte. Peut-être existait-il un code secret, une empreinte de patte dans l'herbe, une griffure laissée sur le bâti de porte permettant aux petits vagabonds de se prévenir : « La dame aux chats habite là. »

Après tout, au début du siècle, les mendiants et sans-abri avaient l'habitude de graver des signes au couteau ou avec une pierre tranchante sur les portails des maisons accueillantes. C'étaient des symboles secrets, que les gens normaux ne remarquaient même pas, mais, pour les autres miséreux, cela signifiait qu'une bonne tasse de thé, un repas ou même un peu d'argent les attendaient à l'intérieur.

Les chats du quartier de Gaynor avaient-ils fait la même chose ? Cela expliquerait pourquoi ce matou tigré famélique, qui avait tant besoin de manger, avait choisi son jardin au milieu de toutes les maisons bien tenues de ce lotissement des Cotswolds. D'une manière ou d'une autre, il avait su – avait espéré – qu'on s'occuperait de lui ici.

– Il y a des fermes, de l'autre côté de la route, et je

pense que leurs chats viennent aussi, parfois, murmure-t-elle, presque pour elle, en le regardant de loin.

Gaynor elle-même avait déjà une belle famille de chats. Le vieux Percy, un mâle roux et blanc vénérable de dix-huit ans, gouvernait magistralement les deux plus jeunes : Lily, blanche et tigrée, et Indie, au poil noir et soyeux. Lily et Indie étaient deux chatons sauvages quand ils avaient été adoptés et continuaient à avoir un peu peur des humains. Contrairement à eux, Percy avait toujours été particulièrement à l'aise avec les visiteurs à deux jambes de la maison.

– Tout le monde connaissait Percy, se souvenait Gaynor. Il s'installait dans notre allée, au soleil, et allait réclamer des câlins à tous les écoliers qui passaient.

Depuis son adoption, sa place préférée était devenue le rebord de la fenêtre, d'où il pouvait voir tous ceux qui se promenaient dehors, humains et félins.

C'étaient les trois chats de Gaynor, mais il y en avait d'autres : des chats errants qui venaient dans son jardin par curiosité à la recherche de nourriture. Comme la maison du grand romancier Thomas Hardy, sa demeure était ouverte à tous les félins des environs. Un jour, on avait demandé à Hardy qui étaient les nombreux chats qui se pressaient à sa table. Il aurait répondu que seuls certains d'entre eux étaient à lui : « Parmi les autres, quelques-uns viennent de temps en temps pour prendre le thé, et les derniers viennent sans être invités, comme s'ils pressentaient que le thé sera bientôt servi. »

Parmi les visiteurs réguliers de Gaynor, il y avait deux gros chats à poil long du voisinage, clairement bien entretenus, qui semblaient apprécier son jardin et grignotaient parfois la nourriture des hérissons. Il y avait aussi Sam, un chat qui aimait se détendre en sa compagnie quand ses maîtres étaient absents. Il arrivait

presque tous les jours, tôt le matin, se glissait par la chatière et passait son temps à dormir tranquillement sur le canapé. Il cherchait très certainement un endroit chaud où passer la journée étant donné que le chauffage central de sa maison restait éteint quand tout le monde était au travail. Bien entendu, il attendait aussi quelques petites gourmandises quand il venait – et Gaynor les lui offrait de bon cœur.

– Parfois, les hérissons n’ont même pas le temps de toucher à leur gamelle, reconnaissait volontiers Gaynor.

Sam avait pris l’habitude de venir avec sa mère chez elle, jusqu’au jour où la minette avait cessé de se montrer. Gaynor n’avait jamais su pourquoi.

Comme le savent la plupart des amateurs de chats, certains de ces petits félins – comme Sam – appréciaient d’avoir deux familles. Cela leur apporte la même chose que les humains infidèles : deux fois plus d’affection, et deux fois plus de repas. Charlie, qui vivait dans un village près de chez moi, a même poussé le vice jusqu’à trois familles et trois repas : il avait son maître officiel, son maître non officiel et une troisième maison où il passait le plus clair de ses journées. J’ai découvert la vérité en frappant aux portes à la recherche de mon propre chat noir égaré.

– Charlie est notre chat, me dirent des gens travaillant dans un jardin.

– J’ai adopté Charlie, me dit la femme qui vivait deux maisons plus loin.

– Charlie n’est pas vraiment à moi, admit le propriétaire d’une autre maison de la rue, mais il passe presque toutes ses journées avec moi.

Bien sûr, j’ai gardé le secret de Charlie et je n’ai jamais rien dit aux deux autres familles...

Percy, le plus vieux chat de Gaynor, était un très bon exemple de la facilité qu'a un chat à déménager s'il en a envie – ou si sa première maison ne satisfait pas ses hautes exigences félines. Les chiens mal traités ou négligés restent fidèlement et souffrent. Les chats partent ; et c'était ce que Percy avait fait. Ses « parents » humains avaient divorcé quinze ans plus tôt, et le chat était resté avec son maître qui – au grand dam de Percy – avait fini par adopter un chien. C'était alors que Percy avait décidé de venir vivre chez Gaynor.

– Il a commencé à venir le soir, puis, petit à petit, il a fini par rester aussi pendant la journée.

Contrairement à son vieux chat, son nouveau visiteur rouquin, lui, ne semblait pas avoir de maître. Il ne ressemblait pas non plus à un animal qui avait quitté un foyer peu accueillant. Au contraire, il ressemblait à un vagabond solitaire, un chat des rues qui luttait pour sa survie – et risquait finalement d'échouer.

De toute évidence, il avait un grand besoin d'aide. On était en novembre, un mois rude pour les chats qui vivent dehors. Les feuilles avaient fini de tomber des arbres, et l'Angleterre sombrait dans le froid et l'humidité.

– Il avait vraiment l'air désespéré quand il est venu pour la première fois, se souvenait encore Gaynor.

Je la connaissais grâce à son travail : elle était mon entraîneur sportif. Une fois par semaine, elle arrivait chez moi, sa voiture remplie de poids, de matelas, de grosses balles de caoutchouc et de son équipement. Lorsque le chat roux était apparu dans son jardin, je m'occupais de mon époux, Ronnie, qui souffrait d'un cancer de la prostate, des poumons et des os.

Ronnie était – est toujours – l'amour de ma vie. Quand je l'ai rencontré, il était journaliste de guerre et correspondant diplomatique ; mais c'était sa jeunesse,

avant même ma naissance, qui faisait tout son charme. On dit que les femmes et les chiens s'attachent aux hommes qui leur ressemblent. Ronnie avait été dans les commandos, dans les Royal Marines, durant la Seconde Guerre mondiale, et, à mes yeux, il était resté le marine qu'il avait été. Marine un jour, marine toujours... Du moins, pour moi. C'était un homme fort, protecteur, qui me prenait dans ses bras et me rassurait chaque fois que j'en avais besoin.

Hélas, il ne pouvait plus m'étreindre comme avant. L'homme que j'aimais me quittait peu à peu. Il n'était pas seulement affaibli par le cancer, mais aussi par les conséquences d'un accident d'hélicoptère auquel il avait miraculeusement survécu dans les années 1970, lors d'une guerre à Oman. Il en était revenu avec le dos cassé, avait fini par s'en remettre et avait vécu trente ans sans la moindre douleur. Hélas, en vieillissant, les séquelles de cette blessure s'étaient faites plus présentes, et sa colonne vertébrale aux nerfs abîmés lui faisait souffrir le martyre.

Depuis, il avait réappris tant bien que mal à vivre chaque jour dans la douleur, sans jamais se plaindre, et les choses avaient fini par empirer quand le cancer avait commencé à lui prendre ses forces. Contrairement à son corps, son esprit restait fort. Confiné le plus clair de la journée dans l'un des fauteuils du salon, il était encore capable de passer d'une pièce à l'autre, mais ne pouvait déjà plus monter les escaliers.

Une fois par semaine, je faisais un peu de sport dans le salon pendant qu'il me regardait, et c'est ainsi que Gaynor l'Entraîneuse, comme elle s'appelait elle-même, est entrée dans nos vies. Et avec elle, le chat roux.

Lorsque je l'ai appelée pour la première fois, c'était pour le sport, bien sûr, et non pour des histoires de chats. Je me remettais lentement d'une mastectomie due à un

cancer du sein. La maison s'était donc transformée en infirmerie permanente, et je pouvais difficilement laisser Ronnie seul sans quelqu'un pour veiller sur lui. Gaynor donne des cours de gymnastique et de Pilates – elle est également une sommité en matière de pâtisserie. Puisque je ne pouvais pas assister à ses cours, elle a accepté de venir jusqu'à moi.

Gaynor n'est pas l'une de ces jeunes entraîneuses toutes minces au corps parfait qui vous font vous sentir vieille, laide et pas assez en forme dès que vous posez les yeux sur elles. Elle ne fait pas non plus partie de ceux qui s'installent dans la profession sans la moindre expertise.

Au contraire, elle se spécialise dans les clients aux besoins complexes et ceux que les salles de sport, trop soucieuses de sécurité, refusent de recevoir. Quand nous avons commencé à travailler ensemble, je faisais partie de la catégorie « besoins spéciaux ».

Étant plus jeune que Ronnie, je n'avais pas perdu autant d'énergie que lui suite à mon cancer, mais j'avais besoin d'aide. Heureusement, Gaynor savait à quel point il peut être difficile de reprendre l'exercice après une opération. Elle avait elle-même beaucoup souffert aux mains de la faculté quand une opération du genou s'était mal déroulée. Elle avait vécu un long moment avec une douleur constante, et il lui avait fallu deux autres interventions importantes pour régler le problème. En dépit de tout cela, elle avait finalement réussi à s'en remettre et à retrouver ses habitudes sportives.

Elle venait donc chez moi une fois par semaine à cette époque pour me donner un cours, se concentrant surtout sur mon bras droit dans le but de lui rendre toutes ses capacités. Il me manquait une partie de muscle sous le bras : on l'avait enlevé en même temps que mon sein droit. Si le muscle reste en place, il finit par former une

boule dure sous le bras. Quand on l'enlève, par contre, il parvient plus ou moins à se reconstituer avec le temps.

Grâce au travail de Gaynor, je commençais à retrouver mes forces, même s'il m'était encore difficile – et un peu douloureux – de m'étirer ou d'atteindre les plus hautes étagères de la maison.

Un jour, alors qu'elle était venue comme à son habitude, je luttais, toute rouge et le souffle court, pour achever un exercice de lever de poids. En avant. En bas. En avant...

– Ooooh !...

– Là, tu fais travailler tes pectoraux et tes latéraux. Tu as surtout besoin de renforcer ton pectoral, pour le moment.

Gaynor est convaincue qu'il est important d'expliquer à ses clients les bénéfices de chaque exercice sur leur corps. Mon pectoral droit avait besoin de beaucoup travailler pour que mon bras droit retrouve la même souplesse que le gauche. Je le faisais donc travailler dans l'espoir d'arriver enfin à soulever les mêmes poids avec mes deux mains.

– Maintenant, passons à l'exercice que je t'ai montré la semaine dernière. Tiens, pendant que j'y pense, est-ce que tu veux un autre chat ? Un pauvre minou abandonné s'est installé dans mon jardin.

Les exercices de Gaynor s'accompagnaient toujours de ce genre d'explications encourageantes ou de bavardages au sujet des chats. C'étaient d'ailleurs les bavardages que j'appréciais le plus. Le simple fait de penser aux chats suffit à me mettre de bonne humeur, et Gaynor est presque aussi obsédée par ces petites bêtes que moi.

– Eh bien..., pfff, pfff... Je me disais justement que j'aurais la place pour en accueillir un nouveau. Mais

il faut que ce soit un petit chat, qui ne sera pas brutal avec Tilly.

Tilly avait l'habitude de passer ses matinées à dormir, indolente, dans le salon, et à me regarder faire mes étirements d'un œil vaguement intéressé. Bien entendu, elle ne m'accompagnait jamais, mais mes efforts semblaient l'amuser. Elle paraissait surtout apprécier de pouvoir me regarder de haut depuis son fauteuil tandis que je soufflais, poisseuse de sueur, sur le tapis de gym.

Alors que Ronnie était l'amour de ma vie, Tilly occupait clairement la seconde place. Je l'avais prise en tant que famille d'accueil après qu'elle eut languï pendant dix-huit mois dans un refuge, sans personne pour l'adopter. Elle était plutôt petite, au pelage brun gris et, quand je l'avais ramenée chez moi pour la première fois, elle était sincèrement terrifiée. Elle avait passé ses trois premiers mois à la maison prostrée sous le lit, trop effrayée pour en sortir. Au départ, je pensais la rassurer suffisamment pour qu'elle puisse trouver une famille. Seulement, lorsqu'elle avait enfin retrouvé assez de confiance en elle pour vivre pleinement avec nous, je l'aimais trop pour la laisser repartir. Nous étions donc passés de famille d'accueil à vraie famille.

Quand Gaynor mentionna la possibilité pour nous de prendre un nouveau chat, Ronnie intervint. De manière générale, il restait discret pendant nos séances (il m'aimait trop pour oser rire de mes efforts, même s'il souriait un peu parfois, légèrement amusé).

– Je veux bien un chaton, dit-il, ou au moins un joli chat, cette fois.

Si Tilly avait été capable de comprendre le langage humain, elle aurait été profondément blessée. À mes yeux, elle était belle, mais, il faut bien l'admettre, personne d'autre ne semblait penser la même chose puisqu'elle

n'avait pas trouvé de famille adoptive en dix-huit mois passés au refuge.

– Ce chat-là a un très beau pelage roux, répondit Gaynor d'une voix pleine d'espoir.

Cela avait l'air prometteur. Ronnie, qui avait commencé à apprécier les chats sur le tard, avait été séduit par leur beauté avant toute chose. Son chat préféré avait été William, un élégant animal tigré et blanc au poil long qu'il avait choisi au milieu d'un panier de chatons. William était tout ce qu'un chat devait être aux yeux de Ronnie : magnifique, gracieux et fier. Tilly, elle, qui n'était pas jolie, pas très gracieuse et pas fière pour un sou, ne correspondait pas vraiment à son idéal. Ronnie ne voulait clairement pas d'une deuxième Tilly.

En plus, ce matin-là, elle n'était pas vraiment à son avantage. Elle avait passé la nuit à chasser dans la grange, près de chez nous, et avait dû rentrer sous une pluie battante. Quand elle était mouillée, son pelage brun soyeux lui collait à la peau et paraissait ébouriffé pendant des heures en dépit de ses efforts pour se laver. Pour faire court, elle ne ressemblait plus qu'à une boule de poils mal peignée.

Elle était restée très petite, à peine plus grande qu'un chat de Singapour – la plus petite race d'élevage. Sa fourrure assez longue et douce lui donnait l'air boulotte et courte sur pattes. Sous une bonne lumière, quand le soleil brillait sur ses poils noisette et gris, quelques taches rousses apparaissaient, et elle devenait aussi belle que William – du moins, à mes yeux...

– C'est très bien, remarqua Gaynor en me voyant travailler avec mes haltères. Il y a encore un mois, tu aurais été incapable de faire ça.

Sa spécialité, à part les chats et les gâteaux, reste son don pour les encouragements. Depuis le début, elle